



HAL
open science

La familière étrangeté des mots étrangers dans l'oeuvre de Tolkien

Marc Chémali

► **To cite this version:**

Marc Chémali. La familière étrangeté des mots étrangers dans l'oeuvre de Tolkien. Eells, Emily and Berthin, Christine and Déprats, Jean-Michel. L' étranger dans la langue, Presses Univ. de Paris Ouest, pp. 149-169, 2013, Collection Chemins croisés, 978-2-84016-170-7. hal-01639939

HAL Id: hal-01639939

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01639939>

Submitted on 23 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA FAMILIÈRE ÉTRANGETÉ DES MOTS ÉTRANGERS DANS L'ŒUVRE DE TOLKIEN

Marc Chémali, *Université Paris Nanterre*

INTRODUCTION

Ma première lecture du *Seigneur des Anneaux* s'étant faite en français, j'ai pu découvrir le récit avant de lire la préface de l'auteur que Bourgois et Livre de Poche n'avaient pas jugé bon de faire traduire à l'époque. Bien m'en avait pris. En effet, en le relisant en anglais — préface incluse, cette fois — je suis tombé sur la déclaration suivante :

I desired to [complete and set in order the mythology and legends of the Elder Days] for my own satisfaction, and I had little hope that other people would be interested in this work, especially since it was primarily linguistic in inspiration and was begun to provide the necessary background of 'history' for Elvish tongues.¹

Eussé-je appris que l'inspiration était essentiellement d'ordre linguistique avant d'engloutir ce passionnant récit d'aventures (la première catégorie dans laquelle on avait casé *The Lord of the Rings* avant l'apparition de l'estampille *heroic fantasy* — deux mots étrangers pour désigner le genre, un comble !) j'en aurais certainement conclu que ledit récit était forcément ennuyeux à l'extrême et ne me serais probablement pas lancé dans sa lecture. D'ailleurs, si l'on en croit les échanges épistolaires entre Tolkien et Stanley Unwin, son premier éditeur, c'est justement à cause de ces langues inventées et de cette prolifération de noms et de mots aussi étrangers qu'étranges que l'éditeur hésitait à publier Tolkien et que d'autres avaient carrément refusé et s'en mordent encore les doigts. De longues années, et un

¹ John R. R. Tolkien, *The Lord of the Rings*, London, Harper and Collins, 2005, p. xxii.

nombre incalculable de relectures, plus tard j'ai fini par me rendre compte que, les aventures que vivent les protagonistes de l'œuvre de Tolkien (aventures dont on ne souligne pas assez qu'elles constituent, en fait, un seul et même énorme récit) sont d'autant plus palpitantes qu'elles sont sous-tendues par une aventure linguistique vertigineuse de complexité et de richesse.

Je m'attacherai donc, dans un premier temps à décrire le passage d'un nombre limité de langues ancêtres, langues que l'on peut qualifier d'adamiques en ce sens que chaque race concernée ne dispose au départ que d'une seule, à une multitudes de langues différentes ; un passage qui apparaît, à la fois, comme symptôme et cause de la séries de crises sacrificielles dont la dernière est relatée dans *The Lord of the Rings* et dans lesquelles altérité rime avec irréductible hostilité. Une situation, bien sûr, présentée comme absurde et tragique par l'auteur du fait de l'unicité linguistique originelle. Mais, en un mouvement gracieusement dialectique, Tolkien, maître à parler de son univers, renverse la tendance et nous verrons, dans une deuxième partie, comment cette multiplication elle-même mène à des interactions linguistiques et des échanges qui marquent une réorganisation des alliances allant jusqu'à une réconciliation mythico-historique. Au terme de ce que j'appelle une babélisation, ce foisonnement de mots devenus étrangers, tant aux yeux du lecteur qu'aux oreilles des personnages, résulte en une réunification des langues qui aboutit au *Westron*, une sorte de *koïné* fictionnelle qui porte les traces, séquelles ou enrichissements, cicatrices belles ou défigurantes, dudit foisonnement. Ce tour de force de philologie fictionnelle, l'on pourrait presque dire ce tour de magie, révèle, bien sûr, une vision et une représentation de la langue elle-même et de sa familière étrangeté. La dernière partie sera donc consacrée aux jeux savants

auxquels se livre l'auteur/philologue et à sa célébration passionnée de la langue et des mots étrangers ou, si familiers, qu'ils en deviennent étranges.

I- LANGUE ADAMIQUE ET BABÉLISATION

Si l'on se lance dans un recensement des langues originelles de l'univers de Tolkien on bute dès le début sur le problème la langue divine : quelle est cette langue dans laquelle s'exprime Eru qui, nous y reviendrons, sur Arda est connu sous le nom d'Ilúvatar ? En effet, dans *The Silmarillion*, nous voyons un Créateur s'adresser à ses anges dans une langue originelle dont on ignore totalement la nature. C'est, on peut le supposer, dans cette langue que les anges — les Ainur dans le récit de Tolkien — échangent entre eux. Déjà, après Eru ou Ilúvatar, dont l'identité ne fait aucun doute (« There was Eru, the One, who in Arda is called Ilúvatar; and he made first the Ainur, the Holy Ones, that were the offspring of his thought, and they were with him before aught else was made. »²), le lecteur se voit confronté à « Ainur », un mot à la fois étranger, étrange et familier. L'étrangeté, aux deux sens du terme, est évidente puisque le mot est inventé, quant à la familiarité, elle se situe au niveau de l'immédiateté du sens de ce mot étranger car le signifié qui correspond à cet étrange signifiant est aussi parfaitement évident : pour tout lecteur élevé dans la tradition judéo-chrétienne, le mot désigne une créature angélique. Mais, une fois de plus, à quelle langue ces mots appartiennent-ils ? Car, s'il est acquis qu'Ilúvatar et Ainur proviennent de l'elfique, Eru, dont l'auteur nous informe en passant que ce nom signifie « the One », n'est attribué à aucune langue. Contrairement au dieu de la Bible qui, implicitement, s'exprime en hébreu dans

² John R. R. Tolkien, *The Silmarillion*, London, Harper and Collins, 1992, p. 15.

l'Ancien Testament et en araméen dans le Nouveau, et à celui du Coran qui, explicitement, s'adresse en arabe à Mahomet par l'intermédiaire de l'ange Gabriel, ce qui sacralise la langue *de facto*, le dieu célébré par Tolkien (il en voudrait beaucoup à quiconque dirait « créé » par lui) utilise une langue qui demeure un mystère pour le lecteur. En effet, dès la première rencontre entre les Elfes et Oromë, un représentant des Valar (le terme elfique qui désigne les Ainur incarnés dans le monde), ce sont ces derniers qui s'alignent sur « les enfants d'Ilúvatar » et adoptent leur langue pour échanger avec eux : « And Oromë loved the Quendi, and named them *in their own tongue* Eldar, the people of the stars; but that name was after borne only by those who followed him upon the westward road. »³

Si l'on en croit l'auteur, les récits qui constituent *The Silmarillion* sont, en grande partie, la version elfique de la cosmogonie. L'on peut donc supposer que, ces affleurements lexicaux si étranges qui parsèment toute la partie de son œuvre qui a pour théâtre Middle-earth et/ou Valinor, proviennent de la langue elfique originelle, à savoir le Quenya. Comme Adam dans le mythe biblique, les Elfes sont inexplicablement doués de parole et leur première activité est, pour ainsi dire « logopoétique ». En décrivant leur « éveil », Tolkien mentionne leur mutisme ; il le fait au passage mais tout à fait explicitement : « By the starlit mere of Cuiviénen, Water of Awakening, they rose from the sleep of Ilúvatar; and while they dwelt *yet silent* by Cuiviénen their eyes beheld first of all things the stars of heaven. »⁴ Mais ce mutisme cède, sans la moindre explication, la place à l'émergence du langage :

³ *Ibid.*, p. 57 (c'est moi qui souligne).

⁴ *Ibid.* p. 56. (c'est moi qui souligne).

Long they dwelt in their first home by the water under stars, and they walked the earth in wonder; and they began to make speech and to give names to all things that they perceived. Themselves they called the Quendi, signifying those that speak with voices; for as yet they had met no other living things that spoke or sang.⁵

Je disais plus haut que la langue adamique, telle qu'elle apparaît dans la Bible, est implicitement hébraïque, néanmoins, une ambiguïté subsiste. En effet, la Genèse présente la *gesta* divine, à la fois, comme la création du monde sensible et la création du langage : l'acte fondateur est avant tout d'ordre linguistique et le pouvoir divin est celui du *logos*, « Que la lumière soit » (Gn 1:3). De même, chaque étape de la Création est marquée de manière logopoétique par la formule « Dieu appela ». Pourtant, une fois Adam créé, Dieu lui présente tous les êtres vivants « pour voir comment il les désignerait » — « to see how he would name them » dans la version anglaise — (Gn 2:19). Ainsi, le premier acte de cette imitation divine par laquelle se définit l'*homo religiosus* est un acte de langage.

Dans sa cosmogonie, ce n'est pas une mais bien trois langues adamiques au moins que Tolkien met en place. Nous venons de voir l'apparition du langage parmi les Elfes. Ils partagent une langue unique que leur histoire, nous le verrons, se chargera de diversifier jusqu'à l'incompréhension mutuelle. Dans le cas des hommes, l'apparition du langage s'accompagne, contrairement à la version biblique de la Création, d'une tragique incompréhension de la langue divine. En effet, au moment de la venue des Hommes au monde, les Valar, suite à la révolte de Féanor et de ses suivants, se sont retranchés dans Valinor et laissent les Elfes demeurés en Middle-earth depuis le début, les Noldor qui y sont retournés et les Hommes survivre tant bien que mal aux tentatives de Morgoth, le Vala déchu, de les soumettre et les

⁵ *Ibid.* p. 56.

dominer. Seul Ulmo, Vala des eaux, essaie d'aider ces derniers par ses conseils, mais ses tentatives restent vaines :

Ulmo nonetheless took thought for them, aiding the counsel and will of Manwë; and his messages came often to them by stream and flood. But they have not skill in such matters, and still less had they in those days before they had mingled with the Elves. Therefore they loved the waters, and their hearts were stirred, but they understood not the messages.⁶

Mais ici, Tolkien, fidèle au principe de présentation de la version elfique de la Genèse, renvoie le lecteur à la version biblique. Comme dans la Bible, les hommes viennent au monde dans l'est de Middle-earth. Morgoth, conscient de leur apparition délègue ses pouvoirs à Sauron et s'en va tenter de les corrompre dès leur naissance et Tolkien suggère au lecteur que son Morgoth et le Satan de la Bible ne font qu'un :

Of [Morgoth's] dealing with men the Eldar indeed knew nothing, at that time, and learnt but little afterwards; but that a darkness lay upon the hearts of Men (as the shadow of the Kinslaying and the Doom of Mandos lay upon the Noldor) they perceived clearly even in the people of the Elf-friends whom they first knew.⁷

C'est en (re-)lisant la Bible que le lecteur se rend compte que, sur le plan linguistique, les Elfes et les Hommes ont un destin parallèle puisque la première activité d'Adam est de nommer les composantes du réel (plantes, animaux, etc.). Mais, au moment où les Hommes rencontrent les Elfes et se trouvent intégrés à la version elfique de la Genèse, leur langue originelle s'est déjà diversifiée. C'est ainsi que Bëor décrit leur situation à la fois post-lapsaire et post-babélieuse à Felagund :

'Others of my own kin have crossed the Mountains,' he said, 'and they are now wandering not far away; and the Haladin, a people from whom we are now sundered in speech, are still in the valleys on the eastern slopes, awaiting tidings before they venture further. There are yet other Men,

⁶ *Ibid.*, p. 123.

⁷ *Ibid.*, p. 170.

whose tongue is more like ours, with whom we have had dealings at times.⁸

Nous le voyons, dans le cas des Elfes et des Hommes, c'est autour du langage que Tolkien articule ses va-et-vient vertigineux entre Mythe et Histoire, entre sacré, d'un côté, et saint et/ou profane, de l'autre. Mais je parlais de trois langues adamiques au moins. Il me faut à présent mentionner les langues respectives des Nains et des Ents.

Dans le second cas, le don de la parole est attribué aux Elfes : « Elves began it, of course, waking trees up and teaching them to speak and learning their tree-talk. They always wished to talk to everything, the old Elves did. »⁹, déclare Treebeard à Merry et Pippin. Et l'expression de sa reconnaissance est révélatrice de la place centrale que Tolkien accorde au langage dans son œuvre : « it was the Elves that cured us of dumbness long ago, and that was a great gift that cannot be forgotten, though our ways have parted since. »¹⁰ Il aurait pu ajouter « and so have our languages ».

Mais le cas des Nains est plus intéressant. En effet, comme les Ents, ces derniers sont un ajout à la Création. Ils sont créés par Aulë, un Vala désireux de communiquer son savoir et Ilúvatar, pardonnant au Vala son impatience, les intègre à son œuvre. Yavanna, épouse d'Aulë, et puissance tutélaire des plantes, crée les Ents pour défendre les arbres contre les Nains, créés par son compagnon. Nous

⁸ *Ibid.*, p. 170.

⁹ John R. R. Tolkien, *The Lord of the Rings, Op. cit.*, p. 468.

¹⁰ *Ibid.*, p. 472.

savons que les Ents sont « guéris de leur mutisme » par les Elfes et inventent leur propre langue (que nul autre qu'eux ne peut apprendre), mais les Nains tiennent leur langue de celui qui les a façonnés : « [Aulë] began to instruct the Dwarves in the speech that he had devised for them. »¹¹ La description qu'en fait Tolkien dans un des appendices de *The Lord of the Rings*, insiste sur le fait que cette langue est secrète et sacrée :

Yet in secret (a secret which unlike the Elves, they did not willingly unlock, even to their friends) they used their own strange tongue, changed little by the years; for it had become a tongue of lore rather than a cradle-speech, and they have tended and guarded it as a treasure of the past. Few of other race have succeeded in learning it.¹²

Ironiquement, en qualifiant cette langue particulière d'étrange, l'auteur annule en quelque sorte l'étrangeté des langues elfiques qu'il a inventées et qu'il qualifie systématiquement, non pas d'étrangères, mais de belles. Toujours est-il que seules les langues des Nains et des Ents échappent à la babélisation et à l'Histoire. Signalons au passage que Sauron, tente d'imiter Aulë en inventant une langue de son cru, le *Black Speech*, qu'il cherche à imposer à ses serviteurs, mais, bien évidemment, échoue dans sa tentative.

En ce qui concerne les Elfes et les Hommes, les exodes successifs auxquels je me suis intéressé dans mon article précédent¹³, soumettent leurs langues mythiques originelles respectives aux diktats de l'Histoire et de la Géographie et mènent à une diversification spectaculaire. Pour simplifier un peu, je dirais que, pour ce qui est des Elfes, dans un premier temps, leur langue originelle se scinde en deux

¹¹ John R. R. Tolkien, *The Silmarillion*, *Op. cit.*, p. 49.

¹² John R. R. Tolkien, *The Lord of the Rings*, *Op. cit.*, p. 1132.

¹³ Cf Marc CHÉMALI, « Partir c'est mourir un peu ? Rester c'est mourir beaucoup ! », in *Confluences* n°29, Nanterre, CREA, 2010, p. 41-62.

suite au départ de la majorité d'entre eux pour Valinor. Ceux d'entre eux qui restent en Middle-earth mais habitent des régions éloignées les unes des autres voient leurs langues évoluer différemment si bien que plusieurs branches distinctes se développent. Les « Grey Elves » parlent le Sindarin tandis que les « Dark Elves » parlent d'autres langues dont Tolkien se débarrasse, en quelque sorte, dans *The Lord of the Rings* en indiquant dans l'appendice sur les langues « their languages do not appear in this history »¹⁴. Mais, aussi bien ces langues que le Sindarin, n'ont plus grand' chose à voir avec la langue originelle qui s'est exportée à Valinor et y a évolué également au fil des siècles. Si bien que quand une partie des Elfes de Valinor, les Noldor, reviennent en Middle-earth, leur langue, le Quenya, n'est plus comprise par ceux qui n'ont jamais accompli la traversée.

Now in Mithrim there dwelt Grey-Elves, folk of Beleriand that had wandered north over the mountains, and the Noldor met them with gladness, as kinsfolk long sundered; but speech at first was not easy between them, for in their long severance the tongues of the Calaquendi in Valinor and of the Moriquendi in Beleriand had drawn far apart.¹⁵

Bien entendu, ces retrouvailles chaleureuses cèdent la place à des rapports plus tendus dès qu'il est question de territoires et de luttes de pouvoir, si bien que les différences de langues deviennent, comme je le disais plus haut, à la fois symptômes et causes de désunion.

Il va sans dire que Tolkien se montre excessivement détaillé dans son récit, mettant en parallèle la description des rapports tendus ou rassérénés entre les Elfes et les remarques d'ordre linguistique, multipliant les mises en regard des mots dans

¹⁴ John R. R. Tolkien, *The Lord of the Rings*, *Op. cit.*, p. 1127.

¹⁵ J.R.R. Tolkien, *The Silmarillion*, *Op. cit.*, p. 127.

telle ou telle langue, donnant des références étymologiques, décrivant les glissements phonétiques, etc. Un tour de force qui laisse d'innombrables lecteurs et critiques totalement médusés. En ce qui concerne les Hommes, il se montre moins détaillé mais nous trouvons les mêmes principes à l'œuvre : une partie des Hommes, ceux qui ont activement participé à la défaite définitive de Morgoth, sont récompensés et emmenés sur une île — Númenor — où leur langue évolue et se différencie de celle de ceux qui restent en Middle-earth, sachant que cette dernière se fragmente elle-même, en branches distinctes en vertu de l'éloignement géographique et du passage du temps. Ici aussi, les différences linguistiques révèlent et aggravent les dissensions. Dans les deux cas, la première manifestation, le premier symptôme de rupture et, dans la terminologie girardienne, de violence réciproque¹⁶, est l'interdiction de la langue étrangère, la langue de l'Autre. Ainsi, quand Thingol, roi des Grey Elves, apprend la vérité sur le retour des Noldor en Middle-earth, il prend à contre cœur la décision de ne pas rompre totalement avec eux mais déclare :

Never again in my ears shall be heard the tongue of those who slew my kin in Alqualondë! Nor in all my realm shall it be openly spoken, while my power endures. All the Sindar shall hear my command that they shall neither speak with the tongue of the Noldor nor answer to it. And all such as use it shall be held slayers of kin and betrayers of kin unrepentant.¹⁷

Ce faisant, il ne fait d'ailleurs qu'entériner une situation déjà acquise car l'auteur nous a déjà informés qu'étant plus doués pour les langues que les Grey Elves, les Noldor ont adopté le Sindarin, la langue de ces derniers, laissant leur propre langue, le Quenya, se « latiniser » pour ne plus être qu'une langue liturgique réservée aux cérémonies et parlée uniquement par leurs élites (« It was no longer a birth-tongue,

¹⁶ Cf. R. Girard, *La Violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972.

¹⁷ J.R.R. Tolkien, *The Silmarillion*, *Op. cit.*, p. 155.

but had become, as it were, an 'Elven-latin', still used in ceremonies, and for high matters of lore and song, by the High Elves who had returned in exile to Middle-earth at the end of the First Age. »¹⁸). Nous retrouvons chez les Hommes ce même « logocide » annonceur de catastrophe juste avant la destruction de Númenor : « And the twentieth king took the sceptre of his fathers, and he ascended the throne in the name of Adûnakhôr, Lord of the West, forsaking the Elven-tongues and forbidding their use in his hearing. »¹⁹ La situation allant en empirant, le vingt-deuxième roi va plus loin encore : « he forbade utterly the use of the Elven-tongues, and punished those that welcomed the ships of Eressëa, that still came secretly to the west-shores of the land. »²⁰ À plus petite échelle, Lors de la crise sacrificielle décrite dans *The Lord of the Rings*, nous retrouvons cette définition linguistique de l'altérité honnie quand Gandalf se présente devant le roi de Rohan :

'Stay, strangers here unknown!' they cried in the tongue of the Riddermark, demanding the names and errand of the strangers. [...].
'Well do I understand your speech,' [Gandalf] answered in the same language; 'yet few strangers do so. Why then do you not speak the Common Tongue, as is the custom of the West, if you wish to be answered?'
'It is the will of Théoden King that none should enter his gates, save those who know our tongue and are our friends, replied one of the guards.'²¹

Au-delà de l'interdiction, dans cet univers saturé de sacré et soumis à la bipolarité de ce dernier, la langue de l'Autre n'est tout simplement pas recevable. Quand Frodo confronte le chef des Nazgûls et que ce dernier le poignarde, le hobbit tente de résister et frappe son ennemi de son épée en criant : « *O Elbereth! Gilthoniel!* »²². Une fois les Nazgûls mis en fuite, Aragorn, trouvant un morceau de

¹⁸ J.R.R. Tolkien, *The Lord of the Rings*, *Op. cit.*, p. 1128.

¹⁹ *Ibid.* p. 322.

²⁰ *Ibid.* p. 322.

²¹ J.R.R. Tolkien, *The Lord of the Rings*, *Op. cit.*, p. 508.

²² *Ibid.*, p. 195.

l'habit du Nazgûl déclare : « This is the stroke of Frodo's sword. [...] The only hurt that it did to his enemy, I fear [...]. More deadly to him was the name of Elbereth. »²³

Inversement, quand, au Conseil d'Elrond, Gandalf prononce la malédiction de l'Anneau dans la langue originale, à savoir le *Black Speech*, l'effet est spectaculaire et la réaction des Elfes immédiate et, en quelque sorte épidermique :

The change in the wizard's voice was astounding. Suddenly it became menacing, powerful, harsh as stone. A shadow seemed to pass over the high sun, and the porch for a moment grew dark. All trembled and the Elves stopped their ears.²⁴

Comme je le disais dans mon introduction, au terme de cette babélisation, nous aboutissons, grâce à un sens étonnant de la dialectique et du paradoxe de la part de Tolkien, à une réunification linguistique spectaculaire qui aboutit à cette « Langue Commune » que mentionne Gandalf. Cette dernière, nous le voyons dans le passage cité, n'annule pas la babélisation mais, coexistant avec les langues différenciées, elle atténue les effets délétères de cette différenciation en transformant Middle-earth en une sorte de fédération linguistique où toutes les créatures trouvent leur place, même les Orques. Ayant spécifié que leur nature belliqueuse les pousse à se battre entre eux et, parallèlement, à développer des dialectes incompréhensibles d'une communauté à l'autre, c'est ainsi que l'auteur décrit leur situation au moment du récit dans son appendice sur les langues :

So it was that in the Third Age Orcs used for communication between breed and breed the Westron tongue; and many indeed of the older tribes, such as those that still lingered in the North and in the Misty Mountains, had long used the Westron as their native language, though in such a fashion as to make it hardly less unlovely than Orkish.²⁵

²³ *Ibid.*, p. 198.

²⁴ *Ibid.*, p. 254.

²⁵ *Ibid.*, p. 1131.

II- RÉUNIFICATION LINGUISTIQUE

The Westron was a Mannish speech, though enriched and softened under Elvish influence. It was in origin the language of those whom the Eldar called the *Atani* or *Edain*, 'Fathers of Men', being especially the people of the Three Houses of the Elf-friends who came west into Beleriand in the First Age, and aided the Eldar in the War of the Great Jewels against the Dark Power of the North.²⁶

Nous nous trouvons donc face à une langue unique, parlée par pratiquement tous les peuples de Middle-earth et, en tout cas, par tous les protagonistes qui jouent un rôle dans la narration. L'on pourrait penser que, par ce biais, Tolkien simplifie sa démarche narrative dans la mesure où toutes les races de Middle-earth sont en mesure de communiquer immédiatement entre elles, même les ennemis ataviques comme les Elfes et les Orques. Mais, justement, Tolkien utilise cette apparente simplicité de la situation linguistique du point de vue synchronique pour mieux représenter la complexité de la situation en question du point de vue diachronique. Car ce Westron qui simplifie la vie à tout le monde est une langue hybride. Elle résulte de la fusion d'une des langues humaines post-babeliennes (puisqu'ainsi que nous l'avons vu, Tolkien parvient à ménager dans sa cosmogonie un espace pour la version biblique de la création du monde) et de deux langues elfiques elles-mêmes indifférenciées à l'origine.

C'est à partir de cette interpénétration que ces étranges mots étrangers qui faisaient si peur aux éditeurs peuvent apparaître et se multiplier dans le récit. Bien entendu, comme dans le monde réel, ce sont surtout les noms, d'endroits ou de

²⁶ *Ibid.*, p. 1128.

personnages, qui manifestent le plus ce passé complexe. Ils permettent également de souligner un aspect essentiel du cadre fictionnel de tous les récits concernant Middle-earth, à savoir qu'ils ne sont pas inventés ou racontés par Tolkien mais *traduits* par lui. L'exemple que je donnais plus haut du roi de Númenor illustre parfaitement cette démarche narrative qui fait de la langue elle-même un objet central de la narration. En effet, si le texte a été traduit par Tolkien du Westron, le nom du roi devrait tout simplement être « Lord of the West », mais cette traduction n'est donnée qu'après la mention du nom dans la langue originale, à savoir « Adûnakhôr ». Par ce procédé narratif, Tolkien attire en permanence l'attention du lecteur sur le fait qu'il est censé lire une traduction et, par le même biais, apporte au dit lecteur le dépaysement qu'il attend, et que le genre promet, en glissant, ici et là, des bribes de cette langue-source, totalement, et pour beaucoup délicieusement, exotique (il s'agit là du même procédé auquel Hemingway a recours dans *The Old Man and the Sea* pour rappeler au lecteur que les protagonistes s'expriment en espagnol).

Au-delà de ce dépaysement (Rudolph Otto parle, lui, du « charme que possède la langue sacrée, partiellement ou totalement incomprise. »²⁷), le lecteur se trouve placé, s'il le désire, dans la situation du philologue de terrain, car Tolkien donne délibérément des « pistes de recherche ». Revenons au début de *The Silmarillion* : « There was Eru, the One, who in Arda is called Ilúvatar; and he made first the Ainur, the Holy Ones, that were the offspring of his thought, and they were with him before aught else was made. »²⁸ Eru, Ilúvatar, Ainur, à ces mots étrangers, noms communs

²⁷ R. Otto, *Le Sacré*, Paris, Payot, 1929, p. 102.

²⁸ J.R.R. Tolkien, *The Silmarillion*, *Op. cit.*, p. 15.

ou propres, dont nous avons vu que le sens était familier en dépit de leur étrangeté, vient rapidement s'ajouter un nouveau mot assorti celui-ci d'un aperçu d'une grammaire étrangère. Nous trouvons déjà à l'œuvre le procédé que j'ai décrit plus haut et qui consiste à utiliser le nom tel qu'il apparaît dans la langue source — « Ainur » — avant d'en donner la traduction — « the Holy Ones ». Mais ceux des Ainur qui choisissent de s'incarner dans le monde qu'il leur faut bâtir après l'avoir chanté, prennent le nom de Valar :

Thus it came to pass that of the Ainur some abode still with Ilúvatar beyond the confines of the World; but others, and among them many of the greatest and most fair, took the leave of Ilúvatar and descended into it. But this condition Ilúvatar made, or is it the necessity of their love, that their power should thenceforth be contained and bounded in the World, to be within it for ever, until it is complete, so that they are its life and it is theirs. And therefore they are named the Valar, the Powers of the World.²⁹

Ce « therefore » entraîne le lecteur dans un irrésistible jeu linguistique avec le texte, il implique, par la causalité qu'il exprime, qu'à l'instar de l'auteur, le lecteur connaît la langue mystérieuse à laquelle le mot appartient. Et s'il ne la connaît pas, une explication éminemment technique lui est donnée à la fin de l'ouvrage. Il ressort de cette pseudo évidence ludique que le mot Valar est étymologiquement lié à un radical dans la langue Quenya que l'auteur décrit dans l'appendice intitulé « Elements in Quenya and Sindarin Names »³⁰ : « *val-* 'power' in *Valar*, *Valaquenta*, *Valaraukar*, *Val(i)mar*, *Valinor*. The original stem was *bal-*, preserved in Sindarin *Balan*, plural *Belain*, the Valar, and in *Balrog*.³¹

En plus de cette information étymologique donnée hors du récit à proprement parler, je le disais plus haut, Tolkien transforme le lecteur en apprenant autonome de

²⁹ *Ibid.*, p. 20.

³⁰ *Ibid.*, p. 427.

³¹ *Ibid.*, p. 439.

la grammaire d'une langue étrangère. Dès les premières pages, le lecteur se rend compte que le « r » d'Ainur est une des formes du pluriel : « Now to water had that Ainu whom the Elves call Ulmo turned his thought »³². Il n'est donc pas surpris quand, plusieurs chapitres plus loin, découvrant la forme Vala désignant une de ces créatures angéliques, de se rendre compte que Valar est également un pluriel. Tolkien va même jusqu'à révéler au lecteur que le féminin pluriel de Valar est Valier, et lui laisse le soin d'en conclure que le féminin singulier est Valie. Et c'est ainsi que, certains lecteurs se prêtant au jeu, nous voyons apparaître des ouvrages d'apprentissage de l'elfique, voire des affrontements entre grammairiens de l'elfique sur telle ou telle règle ou racine étymologique, sans oublier des cours de linguistique elfique dans certains cursus universitaires (notamment à Austin). Ma position personnelle à cet égard est que le jeu va trop loin : Tolkien oscille constamment entre des explications techniques extrêmement détaillées et des silences soudains qui donnent l'impression que le lecteur est censé savoir de quoi il retourne et que ce savoir va de soi. Tout l'intérêt de la démarche est justement de combler l'attente du lecteur logophile par moments — au risque d'ennuyer celui qui se contenterait du dépaysement apporté par l'étrangeté de ces affleurements linguistiques — pour mieux le frustrer ensuite en le privant arbitrairement d'explications. Cette frustration est, à mon sens, tout à fait jubilatoire et explique, en partie, la fascination que l'œuvre exerce sur ses nombreux lecteurs.

Comme c'est souvent le cas dans la démarche tolkienienne, les personnages, eux-mêmes, sont placés dans la même situation que le lecteur ce qui induit une mise en abyme de cette démarche de linguiste ou de philologue amateur. Je disais plus

³² *Ibid.* p. 20.

haut que certains lecteurs prenaient le jeu trop au sérieux mais, quand on voit à quel point l'auteur lui-même se montre ludique à cet égard, cette réaction n'est guère surprenante. Il établit, par exemple, que la langue des Rohirrim entretient le même rapport au Westron que l'anglo-saxon à l'anglais. Ainsi, les noms des habitants de Rohan et certains éléments lexicaux « exotiques » de leur langue qui apparaissent dans leur utilisation du Westron proviennent de l'anglo-saxon : Éomer, Éowyn, Éorlinga, Mundburg — le nom par lequel ils désignent Minas Tirith, un nom d'origine elfique comme la plupart des noms de lieux en Middle-earth, etc. Par rapport au Westron, ce sont là des mots étrangers, non pas d'un point de vue spatial, mais temporel. Mais l'auteur le précise, ces mots, affleurant ici et là, que leur archaïsme rend étrangers et la langue dont ils proviennent, tels qu'ils apparaissent dans le texte, ne sont pas ceux du texte original : ils sont eux-mêmes des traductions qui résultent du choix du « traducteur », un choix motivé par le fait que leur rapport au Westron est comparable au rapport qu'entretiennent l'anglo-saxon et l'anglais moderne.

C'est ainsi que nous découvrons, au moment de la rencontre avec les Rohirrim, que les Hobbits, qui parlent Westron au moment du récit, parlaient jadis une langue proche de celle des premiers (les deux communautés étant originaires de la même région au nord de Middle-earth), une langue qui a laissé des traces lexicales telles que *mathom* ou *smial* (respectivement, un objet inutile que l'on donne en cadeau d'anniversaire quand on se trouve à court d'idées, et les tunnels qui leur servent d'habitation), mais surtout une langue dont est issu le terme qui les désigne. Tous les critiques s'accordent à dire que les Hobbits sont l'invention de Tolkien et de lui seul, les autres créatures étant repris à des corpus traditionnels et adaptés à sa

sauce. Ayant inventé le mot de manière spontanée, Tolkien intègre à son récit d'aventures un récit non moins palpitant d'aventure étymologique, si je puis dire. Les Rohirrim ayant, contrairement aux Hobbits, quitté leur région pour aller s'installer dans le sud, en viennent à considérer ces derniers comme des créatures légendaires : « 'Halflings! But they are only a little people in old songs and children's tales out of the North.' »³³, le mot « halfling » lui-même est d'ailleurs, en tant que néologisme, un mot étranger. Mais ce terme de « halfling » n'est pas la traduction de Hobbit. En effet, le mot « holbytlan » apparaît dans la bouche du roi de Rohan quand il les découvre. Et c'est ainsi qu'au beau milieu d'un épisode particulièrement prégnant du récit, un moment de suspense et de tension, se glisse soudain un étonnant échange de nature métalinguistique où accents et évolution morphologique se trouvent abordés :

'Are not these the halflings, that some among us call the Holbytlan?'
'Hobbits, if you please, lord,' said Pippin.
'Hobbits?' said Théoden. 'Your tongue is strangely changed; but the name sounds not unfitting so. Hobbits! No report that I have heard does justice to the truth.'³⁴

Le rapport paronomastique entre « hobbit » et « holbytla » est assez évident et c'est l'appendice sur les langues qui nous révèle l'étymologie et les circonstances « géo-historiques » de la transformation du mot :

Hobbit was the name usually applied by the Shire-folk to all their kind. Men called them *Halflings* and the Elves *Periannath*. The origin of the word *hobbit* was by most forgotten. It seems, however, to have been at first a name given to the Harfoots by the Fallohides and Stoors, and to be a worn-down form of a word preserved more fully in Rohan: *Holbytla* 'hole-dweller'.³⁵

³³ J.R.R. Tolkien, *The Lord of the Rings, Op. cit.*, p. 434.

³⁴ *Ibid.*, p. 557.

³⁵ *Ibid.*, p. 1130.

Si l'on en croit la légende, le mot fut inventé lors d'une séance de correction de copies où Tolkien écrivit sur une copie blanche le fameux incipit de son récit pour enfants : « In a hole in the ground there lived a Hobbit »³⁶. Partant de cet acte d'écriture qui relève de la poétique surréaliste, Tolkien parvient à sémantiser à l'extrême, avec références géo-historiques à l'appui et évolution phonétique, un des mots les plus étranges et les plus étrangers (puisque n'appartenant à aucune langue connue avant son apparition dans l'œuvre) de sa démarche créative et en fait, une fois l'effet de surprise passé, à la fois chez les personnages du récit et chez le lecteur, un mot plus que familier, un mot culte. Au « Frodo lives » des graffitis et des badges, répond l'exaltation par Aragorn de cette créature née d'une ludique épiphane linguistique :

And then to Sam's surprise and utter confusion [Aragorn] bowed his knee before them; and taking them by the hand, Frodo upon his right and Sam upon his left, he led them to the throne, and setting them upon it, he turned to the men and captains who stood by and spoke, so that his voice rang over all the host, crying:
'Praise them with great praise!'³⁷

Cette démarche où créativité, ludisme et érudition s'entremêlent pour, à partir d'un mot jailli de nulle part, aboutir à la fédération de récits épars, eux-mêmes déclenchés par sa *logopoïesis*, en une immense saga polyphonique (respectivement un conte pour enfants, un récit de *heroic fantasy* et un récit mythologique) cette démarche, disais-je, resémantise le monde mais, bien entendu, resémantise aussi la langue elle-même. Il me reste donc à examiner ce travail de ranimation de la langue qui passe par une redécouverte de son étrangeté.

³⁶ J.R.R. Tolkien, *The Hobbit, or There and Back Again*, Londres, Allen and Unwin, 1979, p. 13.

³⁷ J.R.R. Tolkien, *The Lord of the Rings, Op. cit.*, p. 954.

III- La langue étrangère à elle-même

Dans son essai, « On Fairy Stories », Tolkien insiste sur le fait qu'une des fonctions essentielles du merveilleux est de permettre au lecteur d'être de nouveau émerveillé par le monde bien réel qui l'entoure :

Recovery (which includes return and renewal of health) is a re-gaining — regaining of a clear view. I do not say 'seeing things as they are' and involve myself with the philosophers, though I might venture to say 'seeing things as we are (or were) meant to see them' — as things apart from ourselves. We need, in any case, to clean our windows; so that the things seen clearly may be freed from the drab blur of triteness or familiarity — from possessiveness.³⁸

Or qu'y a-t-il de plus familier que la langue que nous parlons ? C'est cette familiarité impossible à remettre en question qui déclenche le rire du spectateur quand Monsieur Jourdain s'émerveille soudain de la prononciation de la lettre « o ». Et pourtant, du point de vue de Tolkien, c'est bien Monsieur Jourdain qui a raison et il n'y a pas de quoi rire : « But how powerful, how stimulating to the very faculty that produced it, was the invention of the adjective: no spell or incantation in Faërie is more potent. »³⁹ Mais Tolkien ne se contente pas de la magie de l'adjectif pour dépoussiérer la langue ; un mot peut être étranger parce qu'il est importé d'une autre langue mais il peut l'être aussi parce qu'il l'est d'une autre période. Les archaïsmes auxquels il a recours pour caractériser le parler de certaines régions (notamment Gondor et Rohan) ou marquer la solennité de certains épisodes agissent comme l'irruption de mots étrangers. Un des exemples les plus parlants de cette démarche se trouve dans la resémantisation du mot « Farewell ». Ce mot, plus banal à son

³⁸ J.R.R. Tolkien, *Tree and Leaf, Smith of wootton Major, The Homecoming of Beorhthoth*, Londres, Unwin Paperbacks, 1982, p. 58-59.

³⁹ *Ibid.*, p. 27.

époque qu'il ne l'est devenu, utilisé dans le cadre d'un réflexe social pour marquer une séparation, retrouve tout son sens quand, dans *The Hobbit*, les aigles prennent leur congé de Gandalf et sa troupe en disant : « Farewell! [...] Wherever you fare, till your eyries receive you at the journey's end! ». ⁴⁰ Je parlais plus haut du dépaysement qu'apporte la soudaine apparition d'un nom, propre ou commun, ou d'une formule incantatoire dans une langue totalement étrangère. Au-delà de ce dépaysement qui sert une autre des causes essentielles de la littérature merveilleuse selon Tolkien, à savoir l'évasion, l'apparition de ces mots étrangers resémantise par contraste la langue du lecteur. C'est aussi là une des raisons de la mise en regard du mot étranger et de sa traduction immédiate, « the Ainur, the Holy Ones ».

Un superbe exemple de cette redécouverte de la langue nous est fourni par Aragorn. Ce dernier est surnommé Strider par les Hobbits à cause de ses longues jambes. Ce surnom antonomastique à la limite du sobriquet est revalorisé par Éomer quand il rencontre Aragorn et que ce dernier lui apprend qu'il a parcouru une distance considérable en seulement quatre jours : « wide wonder came into Éomer's eyes. 'Strider is too poor a name, son of Arathorn,' he said. 'Wingfoot I name you. This deed of the three friends should be sung in many a hall.' » ⁴¹ *The Lord of the Rings* étant un *bildungsroman* pour tous les membres de la Compagnie de l'Anneau, Aragorn aussi évolue au cours de la quête et le *ranger* du début cède la place au roi de Gondor et d'Anor à la fin du récit. À ce titre, le surnom de Strider est plus que jamais antonomastique, mais de manière métaphorique, cette fois. En effet, parallèlement à son évolution, le sobriquet original revalorisé à mi-chemin se trouve transcendé par le retour à la tradition qui consiste pour les rois d'ascendance

⁴⁰ J.R.R. Tolkien, *The Hobbit, Op. cit.*, p. 114.

⁴¹ J.R.R. Tolkien, *The Lord of the Rings, Op. cit.* p. 436.

númenorienne à prendre un nom en langue elfique. Entendant Pippin s'adresser à Aragorn en l'appelant Strider, le prince Imrahil demande à Éomer :

'Is it thus that we speak to our kings? Yet maybe he will wear his crown in some other name!'

And Aragorn hearing him, turned and said: 'Verily, for in the high tongue I am *Ellessar*, the Elfstone, and *Evinyatar*, the Renewer': and he lifted from his breast the green stone that lay there. 'But Strider shall be the name of my house, if that be ever established. In the high tongue it will not sound so ill, and *Telcontar* I will be and all the heirs of my body.'⁴²

Le personnage souligne lui-même le contraste entre les deux langues en déclarant que, par rapport à Strider, *Telcontar* a quand même plus d'allure et voue ce mot étranger à la familiarité, puisqu'il l'adopte pour nommer sa lignée ; tout en redonnant une aura d'étrangeté au mot familier « strider » qui devient porteur, pour le lecteur et les personnages, d'une charge émotionnelle particulière en plus de sa dimension littéralement et métaphoriquement antonomastique.

Que cette démarche de resémantisation soit délibérée de la part de Tolkien ne fait aucun doute. Le mythe sert à dépeussier le monde, l'écriture du mythe amène à dépeussier la langue, et ce de diverses manières, certaines éminemment facétieuses, d'autres plus subtiles et prégnantes. Arrivés devant les portes closes de la Moria, la Compagnie ne peut y entrer car il faut connaître la formule magique pour les ouvrir. Cette information leur est donnée par une inscription en langue elfique au-dessus de la porte :

'The words are in the elven-tongue of the West of Middle-earth in the Elder Days. [...] But they do not say anything of importance to us. They say only: *The Doors of Durin, Lord of Moria. Speak, friend and enter.* And

⁴² *Ibid.*, p. 863.

underneath small and faint is written: *I, Narvi, made them. Celebrimbor of Hollin drew these signs.*'

'What does it mean by *speak, friend and enter?*' asked Merry.

'That is plain enough,' said Gimli. 'If you are a friend, speak the password, and the doors will open, and you can enter.'⁴³

Il s'ensuit alors une longue scène durant laquelle Gandalf, après avoir proclamé son érudition, essaie vainement toutes sortes de formules tandis que la tension monte car la compagnie est cernée par les loups et menacée par un monstre aquatique dans un lac à l'entrée même de la mine. Au terme de ce suspense, Gandalf redécouvre l'étrange familiarité du mot étranger en se rendant compte qu'il avait mal traduit l'inscription au-dessus de la porte : « The opening word was inscribed on the archway all the time! The translation should have been: *say "friend" and enter*. I had only to speak the Elvish word for *friend* and the doors opened. »⁴⁴ La même étrange familiarité se retrouve dans la prophétie concernant le chef des Nazgûls. Il est mentionné deux fois au cours du récit que nul homme ne pourra le tuer, ce qui amène ce dernier et ses ennemis à penser qu'il est invulnérable. Lors de la dernière bataille, c'est tout simplement une femme, Éowyn, qui l'abat avec l'aide d'un hobbit.

Qu'il s'agisse d'interprétation ou de traduction, nous voyons Tolkien se montrer, tour à tour, solennel ou facétieux dans ces jeux d'érudition fictionnelle qui placent le lecteur devant l'étrangeté de sa propre langue. J'en citerai deux exemples que j'affectionne particulièrement. Middle-earth est traversée par un fleuve immense dont le nom elfique est *Baranduin* et dont *The Simarillion* nous apprend qu'il signifie « Brown River ». Dans le Westron — ou l'anglais — des Hobbits, un peuple rural, amateur de bonne chère et de boisson, le nom se transforme en Brandywine et il est difficile de ne pas imaginer Tolkien, en bon philologue, sourire du piège étymologique

⁴³ *Ibid.*, p. 306.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 308.

tendu au lecteur, piège dont le fonctionnement repose sur cette paronomase translinguistique que les traducteurs connaissent bien sous l'appellation de « faux ami ». De même, quand les quatre hobbits rentrent enfin au Comté ils le trouvent souillé et soumis à la dictature d'un certain Sharkey. La connotation de ce surnom, avec sa référence au requin, « shark », animal marin prédateur et terrifiant sur le plan littéral et, métaphoriquement, individu sans scrupules, est évidente. Mais, une fois de plus, il s'agit d'un piège antonomastique et paronomastique tendu au lecteur. En effet, il s'avère que ce Sharkey n'est autre que Saruman qui leur explique, avec l'aide de l'auteur, la raison de ce surnom : « All my people used to call me that in Isengard, a sign of affection, possibly. » Ici, un astérisque renvoie le lecteur à une des rares notes de bas de page (cinq tout au plus dans un livre de plus de mille pages) où il est précisé : « It was probably Orkish in origin: *sharkû*, 'old man'. »⁴⁵

Je le disais plus haut, au-delà de ces jeux, aussi jubilatoires puissent-ils être, c'est dans une célébration du langage que Tolkien se lance en inventant des langues et en les intégrant à ses récits, une célébration qui, en plus de le resémantiser, va jusqu'à sacraliser le langage. Nous sommes déjà en présence du magico-religieux quand Gandalf dit *mellon*, « ami », en Sindarin, et que les portes de la Moria s'ouvrent ou quand il déclare « Saruman, your staff is broken. » et que le bâton de ce dernier se fend en deux. Dans ces deux cas, l'étrangeté réside dans le pouvoir des mots mais aussi dans le(s) pouvoir(s) inhérent(s) au personnage qui les prononce. Mais l'expression « la familière étrangeté des mots étrangers » prend tout son sens quand Tolkien met en scène les effets de la langue elfique indépendamment de quiconque l'utilise. Le narrateur nous dit, par exemple, que, sans être pleinement

⁴⁵ *Ibid.*, p. 1018.

comprise par ceux qui ne la connaissent pas, ils s'en trouvent profondément affectés.

Un bel exemple nous en est donné quand la Compagnie quitte la Lothlórien :

But now [Galadriel] sang in the ancient tongue of the Elves beyond the Sea, and he did not understand the words: fair was the music, but it did not comfort him.

Yet as is the way of Elvish words, they remained graven in his memory, and long afterwards he interpreted them, as well as he could: the language was that of Elven-song and spoke of things little-known on Middle-earth.⁴⁶

Il est affirmé à plusieurs reprises que Frodo est un érudit, notamment en matière de langues elfiques, mais il ne connaît pas cette langue particulière et, le fait que le poème chanté dans cette langue étrangère reste gravé intégralement dans sa mémoire est une claire affirmation de sa dimension magico-religieuse et donc de sa sacralité de la part de l'auteur. Mais la dimension hiérophanique de ladite langue se manifeste de manière particulièrement spectaculaire quand son étrangeté se fait familière dans la bouche de Sam, un personnage plein de bon sens mais totalement dénué d'instruction. Ce dernier, confronté à l'horreur de Shelob, au seuil de Mordor, et totalement paralysé par la perspective de sa destruction imminente par l'araignée, est l'objet d'une révélation pentecôtale qui lui sauve la vie :

'Galdriel!' he said faintly, and then he heard voices far off but clear: the crying of the Elves as they walked under the stars in the beloved shadows of the Shire, and the music of the Elves as it came through his sleep in the Hall of Fire in the house of Elrond.

Gilthoniel A Elbereth!

And then his tongue was loosed and his voice cried in a language which he did not know:

*A Elbereth Gilthoniel
O menel palan-diriel
Le nallon si di'nguruthos!
A tiro nin, Fanuilos!*

⁴⁶ *Ibid.*, *op. cit.*, p.377.

And with that he staggered to his feet and was Samwise the hobbit, Hamfast's son again.⁴⁷

CONCLUSION

Cette réappropriation de la langue, qui passe par l'oubli de sa familiarité et la redécouverte de son étrangeté intrinsèque, trouve une expression, à la fois humoristique et éblouissante, dans la prise de conscience, pour Tolkien, qu'il existe un abîme merveilleusement infranchissable entre le sens — trivial, banal, quotidien — et la forme, à ses oreilles, sublime du mot « cellar-door ». Il suffit de fermer les yeux, de ne plus voir cette triste porte, sale et grisâtre, pour que le mot qui la désigne nous emmène en Faërie où même la requête « passe-moi le sel » en langue elfique prend des allures de poème lyrique. Au terme de cet émerveillement que suscite la beauté phonique de « Sellador », la triste porte sale et grisâtre n'a pas disparu mais, l'ouvrir pour aller tirer du vin devient, l'espace d'une seconde, un acte mythique chargé de sens et de pouvoir. Citant Chesterton, Tolkien nous rappelle l'existence du mot *mooreeffoc*, à savoir « coffeeroom » inscrit sur la porte vitrée du pub et vu par Dickens de l'intérieur par une sombre journée d'hiver : « it was used by Chesterton to denote the queerness of things that have become trite, when they are seen suddenly from a new angle. » Il ajoute plus loin : « The word *mooreeffoc* may cause you suddenly to realise that England is an utterly alien land... »⁴⁸ Mais plus que l'Angleterre, c'est la langue anglaise qui abandonne soudain sa familiarité pour redevenir étrange. Toute son œuvre illustre à échelle monumentale, d'aucuns diraient mythique, cette belle affirmation de Bachelard : « Un grand vers peut avoir une grande influence sur l'âme d'une langue. Il réveille des images effacées. En

⁴⁷ *Ibid.*, p. 729-730.

⁴⁸ J.R.R. Tolkien, *Tree and Leaf*, *op. cit.*, p. 59.

même temps, il sanctionne l'imprévisibilité de la parole. Rendre imprévisible la parole n'est-il pas un apprentissage de la réalité ? »⁴⁹

⁴⁹ G. Bachelard, *La Poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, p. 10.